

Gérard Prémel

Rennes dans l'Arène



Du même auteur :

S'ils te mordent Morlaix,
éd. Gisserot 28-8 police

Vues imprenables ou le livre des fenêtres,
éd. Sens et Tonka

Scènes de la vie hasardeuse de Ludovic Brôme,
éd Rafael de Surtis

Gérard Prémel

Rennes dans l'Arène

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3654-2

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Chapitre 1	
Le pont.....	17
Chapitre 2	
Où Edmonde retrouve Gonzales.....	31
Chapitre 3	
Où l'on voit que l'okapi n'est pas seulement un mamifère.....	39
Chapitre 4	
Le voyage de Jérôme.....	51
Chapitre 5	
La cité du Caillou-fleuri et le principe de divergence.....	61
Chapitre 6	
La tribu du Caillou-Fleuri.....	75
Chapitre 7	
La première bataille.....	85
Chapitre 8	
De la fragilité des ponts.....	95
Chapitre 9	
La fièvre monte à Rennes.....	103

Chapitre 10	
De la convergence.....	119
Chapitre 11	
Du danger des halls de gare et de la fragilité des engins mécaniques	129
Chapitre 12	
De l'inter – générationnalité des affects	137
Chapitre 13	
Ça devient sérieux.....	145
Chapitre 14	
De la guerre.....	157
Chapitre 15	
De la guerre (suite)	167
Chapitre 16	
De la difficulté des relations téléphoniques.....	189
Chapitre 17	
De la présence du passé dans le présent des Vivants.....	203
Chapitre 18	
Où les voyages forment la jeunesse.....	213
Chapitre 19	
La loi de la jungle dans un jardin botanique.....	231
Chapitre 20	
Des vivants et des morts	241
Chapitre 21	
Sous le signe de l'étau	249
Chapitre 22	
L'enfer selon Calvino	255

*Encore un peu de patience,
et tout finira mal*

Catulle

*Un grand merci à Rachel pour son œil avisé
Merci également à Patrick, Naig et Sandra*

À part deux exceptions notables, mais fugaces, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que le fruit du hasard.

Personnages principaux (par ordre alphabétique) :

Bonbarnac Hector : Officier de police judiciaire, capitaine et principal adjoint d'Edmonde Millin.

Chaise (de la) Herbert : dit Monsieur De. Président-directeur général de l'OKAPI (Office Ker-illien d'Aménagement et de Promotion Immobilière). La soixantaine autoritaire.

Fahrenheit Laurent : architecte urbaniste, né en 1936. Guerre d'Algérie en 1960-61. Vieil ami de Félix.

Gonzales Robert : Officier de police, vient d'être nommé à Rennes. Collègue et ami d'Edmonde Millin.

Inizan Félix : moitié Nantais moitié Rennais. Ex-ingénieur. Guerre d'Algérie en 1961. Exclu du PCF de la grande époque. Vit à Rennes depuis 1992. Se consacre à la peinture.

Magda et Véléda : sœurs jumelles et copatronnes du café de la Douane.

Malevitch Sonia : 69 ans. Ex-agent du KGB, ex-colonelle des services de sécurité. Dirige à l'Oural-Volga Business Bank, la *Dolgosrotchnie*.

Matchenko Igor : Éminence grise, assistant de Sonia Malevitch.

Millin Edmonde : OPJ, 42 ans. Nommée à Rennes début 2000 avec le grade de *commandant fonctionnel* (intermédiaire entre commandant et commissaire). Vit avec l'ingénieur BTP Fernand Millin. Deux enfants (adoptés).

Le noyau du groupe GracchusCad' :

– Antonin, rennais, étudiant à sciences-éco, as de l'informatique.

– Bharata, étudiant en architecture, natif de Bombay.

– Clémence, nièce d'Edmonde Millin, étudiante en psycho.

– Fred : étudiant en architecture, leader du groupe. Petit ami de Clémence.

– Marie-Lou et Jacquot : elle conseillère sociale, nièce de député, lui éducateur de rue.

– Lucien le Mataf (cf ci-dessous)

La population du Caillou-Fleuri :

– Jérôme : 10 ans. Fils de Clothilde, dite Cloclo, amie de Jubé.

– La grosse Margot : veuve du caporal Lafleur, vit avec Mauricette, personne fluette d'âge et de sexe indéterminés.

– Lucien Queffellec, dit le Mataf : ancien de la marine marchande.

– Les Sourds-Muets : un couple + la sœur du mari.

– Le Diplomate : septuagénaire. Ainsi nommé à cause d'un poste subalterne au Consulat d'Alger dans les années 1980.

– La tribu des Sérafin : Gitans sédentarisés pour cause d'absence d'hommes (morts ou en prison) : 1 grand-père, 2 tantes, 3 nièces, 6 enfants dont Hermès (10 ans), et Mathilda (11 ans).

– Les Pachydermes : trois frères obèses, connus sous les noms de Eléphantin (dit Fantin), Eléphanbis (Fanbis), et Eléphanter (Fanter).

– Les Décalés : couple avec enfant.

Les réfugiés tchéchènes :

– Imran ; Bekham et Idriss ses cousins ; Islam, leur oncle.

Chapitre 1

Le pont

Jeudi 28 juin

Il vivait encore à Paris quand il avait perdu Laurent de vue. Une embrouille de contrat d'étude pour un programme de réhabilitation d'habitat ancien qui avait foiré et au sujet duquel il avait trouvé son copain pas très net. Il lui en voulait d'autant plus que celui-ci était alors à ses yeux un référent d'intégrité. Puis le temps avait passé, d'autres espoirs, d'autres exploits, d'autres déboires avaient effacé l'ardoise. Lui, Félix, était *revenu* au pays, cette fatalité bretonne. Il en avait profité pour laisser tomber la domotique et se remettre à la peinture (ses premières amours quand, de Rennes via Nantes, il était *monté* à Paris). Les mois puis les ans s'étaient mis à défiler.

Bien plus tard, à Scaër, à l'occasion d'un salon (genre installations, performances et Cie), il avait appris, six ans après son *retour* (et un an et demi avant ce jour « déjà un an et demi ! »), le suicide du fils aîné de Laurent. Sapho, une amie commune, par ailleurs critique d'art, lui avait décrit l'abîme sans fond dans lequel son copain avait sombré : ce fils était son

préféré (il en avait quatre), celui dont il se sentait le plus proche affectivement, politiquement, humainement – un bel exemple (selon certains) de transmission et de partage ; une relation un peu trop fusionnelle (selon d'autres). Parlant d'elle-même Sapho lui avait aussi parlé d'un petit début de cancer « mais pris à temps, pas de souci... » Il avait alors envoyé à Laurent une courte lettre, aussi chaleureuse qu'il avait pu, en dépit de sa concision. Deux semaines plus tard, sur son répondeur, un message de lui. Sa voix. La voix de Laurent. Mais si altérée qu'il n'avait pas osé téléphoner, se disant que ce serait mieux de lui écrire une longue lettre. Naturellement, les tâches, les jours, les obligations, les mois avaient défilé.

Puis cette illumination : la rencontre avec Clara. De trente-quatre ans sa cadette. Puis, la vie avec Clara, la vie dans tous les sens du terme – la vraie vie selon lui, la vie de patachon pour certains ; en vérité une vie décalée, violente, bouleversante, parfois exotiquement quotidienne (les premières leçons de bicyclette du petiot de Clara, dont ladite bicyclette fêtait le troisième anniversaire) – plus d'un an d'alternances entre euphorie et cataclysmes, scènes de jalousie et séquences d'élan passionnels. De sorte que la « longue lettre » était passée à la trappe. Puis la rupture avec Clara, ce séisme dans sa vie. Cette fin irrémédiable. Comme une dislocation. Pire qu'un effondrement. Une quinzaine de jours après cette rupture, le visage et le nom de Laurent avaient jailli comme une lumière dans sa conscience. Il avait pensé à haute voix :

– Laurent ! Laurent, bien sûr !

Une obsession était à l'origine de ce surgissement : faire sauter le pont. Une décision calme, logique, qui

avait pris forme dans sa tête une nuit à quatre heures du mat'. Ce serait le pont ou lui. Du temps de leur lointain passé révolutionnaire, chacun des deux amis avait ramené des *souvenirs*. Pour ce qui le concernait, c'était peu de chose, le strict minimum : un bon Lüger de calibre neuf et une trentaine de cartouches, plus une carabine de la cavalerie italienne (une Beretta 32), jolie mais un peu déglinguée. Il ne lui restait que deux douzaines de cartouches de 9, suite à un petit exercice de tir dans la forêt de Coat-an-Noz avec un cousin trégorois dont le père avait été résistant. Mais Laurent, lui, c'était plus sérieux. Il avait ramené d'un raid sur une planque de l'OAS fin soixante-deux, outre un P.M. MAT 49 et un MAB de 7,65, six ou sept pains de plastic et des détonateurs. De quoi le libérer de ce pont, qui le rendait fou. Le pont Legraverend n'était pas très large, trois ou quatre pains devraient suffire pour faire sauter le tablier avec son putain de trottoir.

Les numéros de téléphone qu'il avait retrouvés dans ses vieux carnets n'étaient plus les bons. Pas de Laurent Fahrenheit dans aucun annuaire récent, ni aux renseignements téléphoniques, ni sur internet. Sapho, la critique d'art et amie commune, était morte récemment de son cancer *pris à temps*. Grâce à un tuyau d'un vieil ami chercheur, il avait pu joindre l'ex-femme de Félix à l'École des Hautes Études : elle y était devenue directrice de recherches. D'une voix quelque peu compassée au début, mais qui s'était peu à peu dégelée, elle lui avait donné le téléphone et l'adresse de Laurent tout en le prévenant :

– C'est bien que tu lui téléphones. Je crois que ça lui fera plaisir. Mais ne compte pas retrouver le Laurent que tu as connu. Déjà, bien avant la mort de

notre fils, l'alcool m'avait éloignée de lui : il ne supportait plus ses déboires dans les concours d'architecture, et je ne supportais plus ses colères. Puis le suicide de notre aîné. Ça a précipité les choses, je l'ai quitté quelques semaines après. Ça, c'était en décembre l'année dernière. En janvier il a eu une attaque. Il est resté paraplégique. La famille s'est mobilisée pour lui venir en aide, il nous a tous jetés. C'est donc seul et dans une chaise roulante que tu vas retrouver ton copain.

Il ne savait quoi dire devant cette déferlante de catastrophes qu'une voix façonnée par la bonne éducation rendait presque anodines. Sinon que, paradoxalement, la description de l'état de son ami avait renforcé sa décision de faire sauter cette saloperie de pont. Il avait remercié son interlocutrice. Ils n'avaient jamais été très proches elle et lui. La conversation téléphonique entre les deux hommes avait été d'une autre nature :

– Je sais où tu en es par Simone qui m'a donné tes coordonnées. Il faut que je te voie de toute urgence.

– C'est quoi ton urgence ?

– Est-ce que tu as toujours tes pains de plastic ?

– C'est pour ça que tu m'appelles ?

– J'ai parlé d'une urgence.

Un silence, puis :

– Heureusement que je te connais un peu. Pas de problème, je les ai toujours.

– J'arrive.

– À l'âge qu'il a, il a encore des urgences ! avait rigolé Laurent. Sacré vieil anar ! Je t'attends. Et comme mon ex-épouse te l'a sûrement appris, je ne risque pas de te faire faux-bond.

Le rire de sa voix caverneuse avait alors fait rouler quelques tonnes de cailloux. Félix Inizan, le *sacré vieil anar*, avait eu un pincement au cœur en pensant au combattant puissant et infatigable qu'il allait retrouver, alcoolisé sur un fauteuil roulant.

Il avait pris le train le jour même pour Paris. Durant le voyage, ouvrant son canard habituel pour son quotidien problème d'échecs, il avait appris dans un entrefilet page culture que Clara venait de signer un contrat avec la Compagnie Lux for Dance, de la région PACA, ce que confirmait *Ouest-France* acheté en même temps que *Libé*, mais cette fois sur un quart de page, après la demi-page sur l'avancement de ce nouveau quartier, noyau de la ville nouvelle de Ker Ille, la sœur cadette et hyper moderniste de Rennes. L'article évoquait la décision de la danseuse de garder un pied-à-terre à Rennes, cette capitale du crachin à défaut d'être restée celle d'un duché. Il avait pensé alors : « Attend un peu ma belle... ».

Laurent habitait l'un des immeubles des années trente de l'avenue de Versailles. Un vieil ascenseur dont la grille métallique avait défié toutes les campagnes de mise aux normes, le mena au quatrième étage. Laurent en personne – et en chaise roulante – lui ouvrit la porte. L'appart' sentait le renfermé, odeur atténuée par une fragrance de whisky de bonne qualité. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot. Face au rire de Laurent, il fut bien obligé de se mettre au diapason malgré le coup qu'avait été pour lui la vision de ce visage désincarné évoquant la tête du mort qu'il serait bientôt. La voix et le rire étaient restés à peu près intacts mais les traits du visage avaient fichu le camp. Laurent avait ricané :

– Ne t’inquiète pas. J’ai l’habitude de la réaction des gens qui ne m’ont pas vu depuis un moment... Alors, c’est quoi cette histoire de pain de plastic ?

Et, après l’avoir entraîné dans ce qui avait été en des jours meilleurs une bibliothèque, il avait sorti les verres, une bonne vieille bouteille de Balvenie, et les verres s’étaient emplis de l’ambre délectable. Une fois face à face, Félix, installé dans un vieux fauteuil qui avait traversé les décennies, entendit le visage émacié devenu soudain sérieux avertir d’une voix devenue grave,

– Je ne sais pas ce que c’est ton urgence, mais je te préviens, si ça a trait à la révolution mondiale, ou à l’indépendance de la Bretagne, pas question que tu récupères le plastic. Par contre, si c’est pour les perroquets verts en lutte contre les trafiquants de plumes ou pour soutenir la grève des porcs dans les élevages industriels, pas de problème. Alors, je t’écoute.

Félix avait rigolé. L’affaire qui l’amenait était nettement plus personnelle, mais l’avertissement ne manquait pas de sel : durant le trajet, il s’était concocté un motif proche de celui rejeté par son ami. « J’avais oublié, pensa-t-il, que pour ce qui est de nos folies respectives, je pouvais lui faire confiance. »

– J’ai besoin de ton plastic pour tracer une frontière entre un passé tout à fait récent dont j’ai failli crever – c’est un miracle qui m’a empêcher d’appuyer sur la détente – et le présent que j’ai finalement décidé de vivre.

– Et tu vas tracer ta frontière avec mes pains de plastic ?

– Exact.

Laurent avait rigolé :

– Ça me convient déjà mieux. Quand tu es arrivé, je t’ai fait le compliment à l’acide sulfurique que j’adresse toujours à mes rares visiteurs sur leur bonne mine, mais j’ai tout de suite repéré le plomb que tu te trimbales dans le regard et sans doute aussi dans la gorge. Tu n’es pas obligé de me raconter ton histoire...

Félix savait ce que parler veut dire. Il dévida pendant plus d’une heure l’histoire en question ponctuée par les éclats de rire sans joie mais d’un tonique cynisme de son copain : la rencontre avec cette nana (il avait fait d’elle une série de croquis lors d’un spectacle dont elle était la chorégraphe et la vedette), puis son entrée en matière et ce qui allait s’ensuivre.

– Je vous ai aperçue au Sardanapale. Quelqu’un m’a dit « c’est Clara », la danseuse. Je vous trouvais éblouissante. J’avais envie de voir comment danse une personne éblouissante. Je n’avais rien prévu mais il se trouve que j’ai toujours un carnet de croquis et des crayons sur moi, je suis peintre. J’ai donc vu.

– Vous avez vu quoi ?

– Une vraie danseuse.

– C’est-à-dire ?

– Un corps habité par la grâce et la rigueur. Je vous ai dessinée quelques instants, et je me suis arrêté pour entrer dans la danse. Ensuite, chez moi, j’ai passé la nuit à vous dessiner de mémoire.

Il y avait eu un long silence au téléphone qu’il s’était bien gardé de rompre, puis la voix un peu cristalline de la danseuse :

– Je vous attends.

– Quand ?

– *Maintenant.*

La voix allait bien avec le prénom. Rencontre inoubliable. Il avait été parfaitement godiche, s'était mis à parler pendant qu'elle feuilletait les dessins. Elle l'avait fait taire sans élever la voix : « Vos commentaires sont superflus. Les dessins me suffisent... Et se suffisent. » Puis elle avait levé les yeux, les dessins épars autour d'elle, l'avait regardé, ses yeux à elle rivés dans les siens, bouche close. Au terme d'un long silence, elle avait dit : « Le silence aussi me suffit. Le silence, c'est comme les dessins, pas besoin de commentaire. » Il n'avait pas eu le réflexe de partir en courant. Il était donc tombé dans le piège de ce regard violet aux lumières étranges et de ce narcissisme si tranquillement sensuel. Elle avait commencé à se déshabiller sans le quitter des yeux. Leur liaison avait duré un an et demi. Elle était devenue l'un des thèmes favoris des conversations de la capitale du crachin. Il ne la présentait jamais autrement que comme la femme de sa vie aux amis ou aux simples connaissances qu'ils rencontraient. Elle, ne disait rien, se contentant d'orner sa placidité d'un imperceptible sourire. Tout à l'intensité d'une relation, alternant les moments de fusion indicibles et la violence d'inimaginables et absurdes conflits, il ne remarquait pas l'extrême dubitativité de ses amis face à son enthousiasme pour la danseuse. Puis un beau matin, au bout de dix-huit mois d'accès de jalousie (elle déchirait les dessins qu'il avait fait, des années auparavant, de femmes qu'il avait aimées et même de simples modèles), à la suite de l'un de ces malentendus qu'elle excellait à faire advenir, elle lui avait annoncé la fin de leur relation. Ce fut d'abord pour lui un soulagement indicible. Il avait pratiquement cessé de

travailler pendant les derniers mois de leur liaison, à part une extraordinaire série de figures à l'encre de chine, croquis d'elle saisis à divers moments les plus émouvants de sa chorégraphie, qu'il avait ensuite redessinés sur sa peau nue et dont il avait recouvert son torse, son ventre, son dos, ses cuisses. Elle ne s'était pas douchée pendant une semaine, passant son temps nue entre trois miroirs pour mieux se voir, immobile ou mieux encore dansant, faisant ainsi mouvoir les figures de sa danse sur son propre corps dansant.

Puis, après le séisme qu'avait été cette rupture, et malgré son soulagement, il y avait eu une sorte d'inexplicable réplique, mille fois pire que le séisme lui-même, qui l'avait totalement ravagé. Il passait des heures immobile assis dans l'entrée de son atelier devant la porte en imaginant qu'à un moment ou un autre quelqu'un frapperait et ce serait elle. Deux rêves successifs l'avaient retenu, le premier de la flinguer avant de se faire sauter la cervelle, le second de se tirer en solo une balle dans la tête. C'est alors que l'idée du pont avait germé. Leurs demeures respectives étaient situées de part et d'autre du canal. Lorsqu'ils décidaient de se retrouver, c'était en allant à la rencontre l'un de l'autre, et, magiquement, la rencontre avait toujours lieu sur le pont Legraverend, à mi-chemin des deux rives, lui habitait la rue du 41^e Régiment d'Infanterie ; elle, à l'angle la rue Legraverend et de la rue de Dinan. Ce lieu – le pont – était devenu pour eux le lieu géométrique de la ville. Lui disait « le point nodal de la ville ». Elle, appelait cet endroit la frontière. « Et, disait-elle, que ce soit pour aller dans un sens ou dans l'autre, nous franchirons toujours la frontière ensemble. »

– ... Alors la seule solution que j’ai trouvée pour continuer à vivre, pour survivre à ce séisme et ses abominables répliques, c’est de fermer la frontière. Autrement dit faire sauter le pont.

Laurent eut un long rire, mais il sembla à Félix qu’il y avait cette fois, dans ce rire une note de tendresse, avec une touche de jubilation.

– Tu es complètement cinglé !

– Je plaiderai pas la folie si je suis piqué ou si je suis amené à me dénoncer.

– Ça va sans dire. On assume sa folie ou on n’existe pas. Comme je suis aussi cinglé que toi, je marche – Ah Ah Ah... En plus je suis arrivé troisième dans un concours il y a une quinzaine d’années pour l’extension de leur putain de Rennes-Atalante, Ah, les cons !

Puis, Laurent avait indiqué à Félix où prendre un escabeau dans un débarras de cuisine et l’avait guidé dans cet immense appartement, désert et délabré, vers un placard mural, lui avait indiqué le lieu où se trouvaient, en haut derrière une rangée de vieux numéros des *Temps Modernes*, les pains de plastic, ainsi que les détonateurs et quelques piles. Ensuite de quoi, tout en finissant la bouteille, Laurent, en bon officier de réserve du génie (vingt-sept mois d’Algérie dont quinze dans les Aurès), avait rappelé à Félix les consignes de mise à feu, ainsi que les précautions d’usage pour l’installation.

– Quatre pains, ça me paraît plus que suffisant pour un pont tel que celui que tu me décris, et bien qu’ils ne soient plus tout jeunes. Possible qu’un ou deux partent en fusée. S’ils fonctionnent, ça ne fera jamais qu’une centaine de fenêtres qui perdront leurs vitres. Ça tombe bien, on est en été.

Félix avait repris le train le soir même, lesté de son précieux chargement, voiture trois, une première classe, ça change un peu. Ce même soir du jeudi 28 juin 2001 (soixante et unième anniversaire de la naissance sous les bombes d'une petite fille connue de lui seul et de quelques intimes), une vieille dame distinguée, le chef branlant imperceptiblement comme il arrive parfois aux septuagénaires en proie à une forme très atténuée (ou très bien maîtrisée) de la maladie de Parkinson, monta dans le même wagon, hissa sans difficulté sur le porte-bagages une valise qui, pour être de taille modeste, n'en paraissait pas moins faire bon poids en ignorant superbement l'offre d'aide que le même Félix lui proposait et, après s'être assise, sortit de son sac les *Izvestia* ainsi que le *Financial Times*. Dans le même wagon, trois minutes avant le départ, monta un personnage que Félix catégorisa comme « important ». Il s'agissait en vérité du citoyen Herbert de la Chaise, Monsieur De pour ses collaborateurs, président-directeur de l'OKAPI (Office Ker-illien d'Aménagement et de Promotion Immobilière), l'air serein et repu de qui a fait une bonne affaire au cours d'un excellent déjeuner. Il alla saluer avec effusion la dame aux *Izvestia*.

– Très chère ! Je me demandais justement si le hasard ne nous aurait pas fait voyager dans le même train et, qui sait, le même wagon !

– Ah, cher ! Le hasard.

Après les effusions distinguées des deux importants et juste avant de voir l'homme regagner sa place, Félix entendit l'accent slave de la dame percer l'annonce par haut-parleur du départ imminent du train sur fond de brouhaha feutré : « ... Et réaliser enfin notre Ker-Ille. » Propos suivi de la réaction

curieuse de l'encravaté : « Notre *cher* Ker-Ille... Ha ! Ha ! Ha ! »

20h35, arrivée à Rennes. Au débouché de l'escalator ascendant, ce sentiment paradoxal de désarroi, de solitude et de soulagement. Le désarroi : avoir dans sa valise de quoi faire trembler cette ville. La solitude : l'évidence renouvelée, à la manière d'un couteau dans la plaie, que plus jamais Clara ne l'attendrait en ce lieu. Le soulagement, mais un soulagement étrange, que lui procurait le fait de se retrouver dans ce hall de gare si familier avec une solution au problème de sa souffrance. C'est le soir du premier jour des soldes. Félix voit en pensée Clara se jetant sur les fringues, hantant les salons d'essayage. Une érection tend son pantalon en même temps qu'un brusque sanglot lui soulève la gorge.

*

* * *

Dans un immeuble vétuste de la périphérie, géré conjointement par la ville et l'OLAR (Office Local d'Aide aux Réfugiés), à l'orée des tours de la Zup Sud, désormais *Quartier du Blosne*, et plus précisément dans la pièce commune de l'un des logement de cet immeuble, exigü et austèrement meublé à la caucasienne, un homme termine la lecture à haute voix de l'édition rennaise d'*Ouest-France*. Il s'agit d'un article sur la ville nouvelle et la poursuite du projet grâce à une providentielle banquière russe dont la photo s'étale en première page. Il murmure comme pour lui-même la lecture de la version française avant d'en livrer à haute voix la traduction en tchétyhène

pour le compte d'un petit groupe attentif de trois hommes et deux femmes répartis sur les banquettes qui entourent la pièce. Deux jeunes garçons complètent ce public et l'écoutent avec la même attention ; deux autres enfants, plus jeunes, jouent auprès des adultes une sorte de jeu labyrinthique où les pieds des adultes tiennent un rôle important. Sa lecture terminée, le lecteur pose le journal, reste un moment silencieux et lève les yeux sur un grand portrait de Makhdanov, punaisé au mur – Makhdanov, leur héros à tous, dont l'assassinat devait déboucher sur la deuxième guerre contre les Russes. Sur le mur opposé, une icône de la Kaaba. Le grondement sourd de sa voix rompt le silence :

– Je suis sûr que c'est elle ! Ces ordures sont en train de mettre la main sur Rennes. On a mis tous ces milliers de kilomètres entre eux et nous, et maintenant les voilà qui débarquent. JE DIS NON ! Et je vais leur montrer.

La plus âgée des femmes rajuste son châle sur ses puissantes épaules.

– Imran ! Tu vas rien montrer ! À PERSONNE. Te tenir tranquille et c'est tout. Il y aura des jours meilleurs, si Dieu veut. Mais ici, c'est tranquille qu'il faut être. Tranquille. Et attendre. Tu entends ?

– Attendre ?

La vieille alors, d'une voix forte, criant presque :

– DA !

Et le dénommé Imran, dans un souffle, les yeux exorbités.

– Attendre quoi ?

Chapitre 2

Où Edmonde retrouve Gonzales

Vendredi 29 juin

« Bon week-end, Robert. » C'est en souriant que le commandant *fonctionnel* Edmonde Millin raccroche le téléphone. La déferlante des derniers dossiers arrivés – l'avis d'extradition vers les USA du citoyen Kopp, meurtrier par fanatisme anti-avortement, pour lequel la Cour d'appel de Rennes vient de donner son accord (elle est responsable de l'application de la mesure) ; l'affaire des ferrailleurs du Blosne et ses rebondissements (si le capitaine Hector Bonbarnac, son adjoint dirige l'enquête, elle en assure la responsabilité donc la supervision) ; les dernières statistiques sur la constante augmentation du trafic de drogue dans l'agglomération ; et surtout, *le* dossier, une grosse enquête financière dont elle assure personnellement la direction – cette déferlante n'altère pas sa bonne humeur. Son ex-adjoint du temps de Morlaix, le capitaine Robert Gonzales, récemment promu à Rennes, a démarré sur les chapeaux de roues avec un flagrant délit dans le cambriolage d'une bijouterie à Maurepas. La joie d'avoir retrouvé son

ancien second trois mois auparavant demeurait intacte. Elle l'a invité avec Ninog, son épouse, et leurs deux enfants, à venir dîner la semaine suivante. Lola, leur cadette, n'a guère que trois ans de plus que Carmella, l'aînée d'Edmonde. Dans l'affaire des décapitations de Morlaix, qui lui avait valu un si rapide avancement, l'inspecteur Gonzales avait été son efficace second, avec le grade de capitaine de PJ. (elle avait, quant à elle, le grade de commandant). Leur amitié prenait sa source dans le tragique dénouement de cette terrible affaire. Lorsqu'elle avait appris par un mail de Robert sa nomination à la PJ de Rennes, un strident youyou était sorti de sa gorge (elle avait appris à faire ça six ans auparavant, avec des femmes de Tlemcen, lors d'un voyage en Algérie, où Fernand, son mari, assurait un stage de tennis dans une histoire d'échanges associatifs franco-algériens). La porte de son bureau s'était ouverte, la tête effarée de Julienne Trachon, sa secrétaire, était apparue dans l'entrebâillement :

– Ça va, Madame la commissaire ?

– Oui, Julienne, avait répondu Edmonde avec un grand sourire. C'est un truc que j'ai appris avec les infidèles, du temps où j'étais leur captive.

Julienne est la secrétaire d'Edmonde. Elle a du mal à se faire aux familiarités et aux supposés « traits d'esprit » de sa patronne. Cette façon de parler qu'elle a, on ne sait jamais si c'est du lard ou du cochon. Lèvres pincées, elle avait refermé la porte avec l'amertume de la vieille fonctionnaire qui a perdu un vrai supérieur hiérarchique à cheveux gris et mâchoire carrée pour se retrouver sous les ordres d'une jeune qui se croit.

En cette veille de week-end, week-end sans permanence ni astreinte malgré les événements de la

veille (une bagarre dans le centre de Rennes entre deux bandes de jeunes, quatre blessés mais c'était une question d'ordre public), elle se dit que les affaires en cours peuvent attendre, aussi bien les ferrailleurs du Blosne, que cette enquête financière dont elle a hérité voici plus trois semaines – et qui semble avoir de si curieux tenants et aboutissants. La veille, à partir de toutes les informations accumulées, elle a dressé une carte de cette surprenante circulation d'argent se traduisant dans l'une des principales banques de la région, par le surgissement de masses financières considérables, pour moitié d'origine russe, pour moitié provenant de sociétés écrans domiciliées à Jersey, Antigua et Hong Kong. En reconstituant le schéma des connexions des différentes sociétés impliquées dans ces flux, elle s'est retrouvé devant deux toiles d'araignée. Elle avait baptisé « Arrivée » la première, au centre de laquelle se trouvait l'OKAPI (Office Ker-illien d'Aménagement et de Promotion Immobilière) et l'Omnium des Grands Travaux du Nord (OGTN), l'une des sept premières entreprises de construction et de travaux publics d'Europe. Au centre de la seconde, baptisée « Départs » figurait l'Oural-Volga Business Bank.

Une fois les dossiers en ordre, elle appelle Fernand son mari, laisse un message sur son répondeur pour lui dire qu'elle sortira un peu plus tôt afin de fêter l'anniversaire de l'adoption de leurs petits. C'est en effet lors d'un voyage au Pérou que les deux époux ont rencontré leurs deux enfants, il ya deux ans pile, Un ami les avait branchés sur l'orphelinat de San Medellin de Chosica, au nord de Lima, sur les premiers contreforts des Andes. La durée de la procédure d'adoption avait été écourtée grâce au

réseau, à la situation administrative et aux états de service d'Edmonde. Bien qu'elle se fût interdit d'avoir recours aux passe-droits, sa réputation au sein des services de l'Intérieur, due à la façon dont elle avait résolu, en quatre-vingt-dix-huit le meurtrier affrontement russo-américain de Morlaix, l'avait précédée. Elle et Fernand étaient ainsi devenus les parents de Francisco et Carmela. Quand les deux enfants débarquèrent à Morlaix en juillet 1999, la petite Carmela venait de passer le cap de ses huit ans (ils avaient fêté son anniversaire à Lima chez un ex-gauchiste du *Temps des Cerises*, devenu attaché culturel à l'ambassade de France), et Francisco devait franchir le cap de ses six ans en Bretagne, trois mois plus tard. Elle appelle Carmen, la nourrice, que sa patience et son bilinguisme rendent irremplaçable, pour lui dire qu'elle arrivera un peu plus tôt et que ce soir, « on sort ». L'avant-veille encore, le petit Francisco a fait un cauchemar à cause du tremblement de terre de Lima la semaine précédente. Le séisme a frappé le lieu de leur naissance. Elle avait perdu pied face à la soudaine panique du petit, mais Fernand avait assuré. À l'époque de l'adoption, quand Edmonde, de retour à Morlaix, avait annoncé les prénoms des gamins à son adjoint Robert Gonzales, les origines ibériques de celui-ci s'étaient enflammées.

– Ay Carmela, el paseo del Ebro ! Y ay Francisco, el nombre de mi papà ! Quand je vais apprendre ça à ma mère...

C'est un peu après le passage du millénaire que le préfet de région avait informé Edmonde de sa nomination à la PJ de Rennes avec le grade de *commandant fontionnel*. « Vous serez l'un des quatre

responsables de la PJ pour l'arrondissement, lui avait dit le préfet ». Elle s'était retrouvée entre autres en charge de la police financière de l'arrondissement. Et c'est ce dossier financier bien intrigant – dont le juge Kermarec lui a dit d'un ton rêveur : « C'est un barril de poudre que je vous confie, Madame » – qui a amené Edmonde à s'intéresser à la ville nouvelle de Ker-Ille, communément appelée Rohazouzou par les sarcastiques Ille-et-Vilainiens. Véritable ville-champignon, créée en 1995 par décret ministériel, appelée à jouir de son autonomie administrative par rapport à Rennes, Ker-Ille n'est encore qu'un vaste chantier, par lequel l'agglomération rennaise deviendra l'une des principales métropoles de l'Hexagone. On parlera désormais du quatuor Lyon / Marseille / Lille/ Rennes. Ses promoteurs rêvent d'en faire la capitale européenne des nanotechnologies. La nouvelle université dite « Ker-Ille I » en cours d'installation est appelée à devenir un pôle scientifique international. Une sorte de Rennes Atalante au cube. Toutefois nombre de Rennais ne l'appellent guère autrement que *Rennes II bis*, et les pisse-froid universitaires de Rennes II, la *Jamais Deux Sans Trois*.

La prise de poste d'Edmonde à l'Hôtel de police de Rennes avait été facilitée par Prosper Delachaux, un ancien condisciple de l'école des officiers de police de Cannes-Écluses, devenu l'un des quatre commissaires chargés de la sécurité publique dans l'agglomération. Elle avait eu plus de difficulté avec son nouvel adjoint, le capitaine inspecteur principal Hector Bonbarnac, qui se poussait un peu du col à cause d'un arrière-grand-père globe-trotter qui eut

jadis son heure de gloire. Mais bon, la glace avait fini par fondre.

La nomination de l'ingénieur des Travaux publics Fernand Millin n'avait pas suivi le même calendrier ni le même niveau d'avancement que ceux de sa femme, ce qui avait un peu compliqué l'installation de la famille Millin à Rennes, et ce que ruminait l'angoisseux Fernand en dépit de la tendresse de son épouse. Il avait consacré ses vacances à leur aménagement, mais avait dû se résoudre à ne retrouver sa famille que le week-end durant les trois mois qui suivirent (le bouclage d'un programme d'assainissement dont il avait la responsabilité au siège brestois de la DDE du Finistère). Cependant, la tendance de l'impétueux Francisco et de la malicieuse Carmela à considérer l'accumulation des cartons et l'empilement des caisses comme un terrain jeu, si elle n'avait pas simplifié leur installation, n'en avait pas moins contribué à souder les relations entre les enfants et leurs parents adoptifs. Fernand avait désormais son bureau à Beauregard, au siège rennais de la DDE d'Ille-et-Vilaine, et était inscrit au Tennis-club La-Borderie. Edmonde a retrouvé, sans trop avoir à forcer son indulgence, les commentaires tennistiques habituels de Fernand : « Wimbledon ! Tu parles ! Santoro, Mauresmo, Tauziat ! ». La fille était vite devenue bilingue, Francisco avait encore du mal avec la jota des « j », ainsi qu'avec la discipline de l'école ; et tous deux adoraient l'exotisme du breton dont Clémence leur grande cousine, leur transmettait des rudiments.

Edmonde se réjouit, en cette belle fin de journée de jeune été, de ne pas être dans l'obligation d'assister au grand raout de présentation de « La première

tranche de la Ville Nouvelle » au siège de l'OKAPI. Le commissaire principal, au seuil de la retraite, a jugé mieux à propos de faire briller les derniers feux de sa mondanité que de l'introniser auprès de l'élite rennaise ; au demeurant, seul le directeur adjoint l'accompagne. Edmonde ne sait pas encore que l'objet de ce cérémonial va l'occuper quelque peu dans les jours à venir.

Chapitre 3

Où l'on voit que l'okapi n'est pas seulement un mamifère

Ce vendredi soir est une date historique dans la trajectoire du grandiose Office Ker-illien d'Aménagement et de Promotion Immobilière, dont le totem-logo – un okapi bondissant – est particulièrement mis en valeur ce soir dans le grand salon de réception de l'Établissement public, brillamment illuminé. La fine fleur de l'élite ille-et-vilainienne, invitée conjointement par le citoyen Herbert de la Chaise, PDG de l'OKAPI – que ses subalternes et ses partenaires, n'appellent pas autrement que Monsieur De – et Ruys van Eyk, le président sans étiquette de la Région, avec le parrainage de certains élus et hauts responsables administratifs de l'agglomération technopolitaine – la fine fleur donc, se presse autour du buffet entourant une impressionnante maquette de ce qui doit devenir, aux confins de Rennes, de Vézin-le-Coquet et de Saint-Grégoire, la prestigieuse Ker-Ille.

Trente-cinq milles mètres carrés de bureaux high-tech, sept cent quatre-vingt-douze logements de

standing, quatre cent quatre-quinze maisons individuelles de luxe, une résidence universitaire de quatre cent soixante chambres et studios, un parvis commercial de charme (commerces de proximité haut de gamme), un collège privé (Saint-Jacques-le-Mineur), un programme scolaire public (maternelle, primaire), le tout noyé dans la verdure, font de cette maquette une chatoyante féerie, d'autant qu'on a pas lésiné sur la minutie des détails : audaces du mobilier urbain, essences de la végétation, qualité des matériaux (dallages, revêtements, parois végétales...), personnages et véhicules miniature, lampadaires et station de métro design, bref tous ces précieux détails qui à la fois suggèrent le niveau de vie, et donnent l'échelle. La magnificence de cette utopie en miniature amène les distingués au seuil de la pâmoison : « Les deux dames avec le petit chien ! »... « Les façades coulissantes ! »... « Vous avez vu les arbres ? »... « Criants de vérité ! »... « Et cette architecture écologique ! »...

Ce quartier, première tranche de l'agglomération projetée, sera connecté aux quartiers suivants par le nouveau campus, dont les attractifs bâtiments, préfiguration de l'université de Ker-Ille I, sortent déjà de terre : le Nouvel Institut de Marchandising Avancé, le Centre Européen de Recherche Prospective, une annexe du Centre de Recherche et d'Application sur les Matériaux Micro-composites entourent le cœur du campus, le prometteur Institut Européen de Recherches sur les Nanotechnologies, si prioritaire que ses fondations sont déjà en chantier. L'importance de cet ensemble est attestée par la *majusculite* qui prévaut dans le catalogue de présentation.

Ce programme, à la fois résidentiel et universitaire, avait fait l'objet d'un concours international remporté un an plus tôt par le fameux et mondialement connu tandem Rizzo Violin et Peter Roberts. Et c'est autour de leur œuvre, que se pressent les invités.

L'absence du maire de Rennes est très remarquée. Ce dernier en effet a pris ses distances avec toute cette histoire de ville nouvelle, n'appréciant que moyennement le traumatisme causé non seulement à sa ville, mais au-delà même à l'agglomération tout entière. Ce Ker-Ille jette en effet une ombre un peu glauque sur sa bonne ville : hyper flambée des prix de l'immobilier, dépossession des élus de Rennes-Métropole d'une bonne part de leurs prérogatives, suspensions dues aux offres alléchantes faites à certains, sans compter la lancinante noria des poids lourds sur la rocade ; non plus sans grand profit pour la fin de sa carrière politique : le parachèvement des dernières stations de « son » métro et la réalisation du Nouvel Équipement Culturel devait clore le long périple de ses cinq mandats successifs. Son absence est d'autant plus commentée qu'il vient d'être élu par ses pairs (les maires de France) président de l'Institut des Villes de l'Hexagone. Son absence signifie donc, *urbi et orbi*, toute la méfiance que lui inspire ce projet. Par contre, plusieurs élus influents du Conseil régional sont là, sans compter la vedette de l'architecture, Peter Roberts, du tandem Violin & Roberts, l'urbaniste en chef de la ville nouvelle Jean-Édouard Philippon (« notre pauvre maire n'avait pas prévu que l'extension de son métro desservirait ker-Ille »), l'architecte en chef de la nouvelle université, Pierre-André Le Cam, et le Pr Laval, futur patron de ce futur campus universitaire. Plus, bien sûr, le taciturne et tout-

puissant X-Ponts directeur des Grands Travaux du Nord. Une bonne partie du gratin économique, politique, universitaire et associatif du département et de la région a répondu à l'appel. Même la Loire-Atlantique est représentée.

Beaucoup de gens sont désireux de rencontrer l'énigmatique banquière russe, dont la rumeur dit qu'elle est la principale source de financement de l'ensemble du projet, campus universitaire inclus. C'est ainsi que les responsables de quelques importants SIVOM, tels que le SIVEUF (Syndicat Intercommunal pour la Valorisation de l'Environnement par l'Unification Foncière) ou le SICOMIC (Syndicat Intercommunal pour le Commerce la Mer et les Industries Connexes) étaient parvenus à se faire inviter. On remarquait dans l'assemblée les présidents de la Nouvelle Grande Loge Unifiée, du Rotring, du Tiger's Club, de la Croix Rouge Franco-Suisse, sans compter le Secours Judéo-Catholique, l'œuvre des Petits Enfants Perdus (le fameux PEP), et, bien sûr, la SAPAC (Société des Amis et Parents d'Anciens Combattants). Buffet Agro-Bio-Commerce-Équitable, mais sur le mode raffiné : feuilleté de cacao au gingembre, galette de sarrasin aux œufs de cabillauds, brioches surprises aux émincés d'ortolans, sorbets d'artichauts Prince de Bretagne. Boissons : champagne, vodka, whisky, vins de Loire (Grand-Ouest oblige). Décolletés plaisants, bien tempérés chez les jeunes épouses des hauts fonctionnaires, audacieux chez les filles des quadras et quinquas rugissants.

Au centre névralgique de cette foule d'importants, le directeur de l'Établissement Public de Ker-Ille, le président du Conseil régional, le ministre des Villes nouvelles et quelques uns des principaux parlement-

aires de la région entourent la fameuse banquière dont l'accent slave est, de l'avis général, jugé craquant, et Monsieur De, son compère, le chef de l'OKAPI Auprès d'eux, des messieurs à la stricte élégance administrative, et un inconnu au sourire de sphinx, que Madame Malevitch a présenté comme son assistant et appelle familièrement Igor. Conversation animée, sourires éclatants, un peu forcés chez certains. La vieille dame, malgré une impassibilité qui semble être son trait dominant, sourit finement. Très peu de gens savent que Sonia Malevitch, 69 ans a été un officier du KGB, puis colonelle des services de sécurité de la Russie nouvelle, avant de se retrouver en fin de carrière, grâce à sa riche expérience personnelle et un efficace carnet d'adresses, spécialiste des investissements russes à l'étranger. Sa foudroyante ascension des trois dernières années au sein d'un discret département moscovite de la petersbourgeoise Oural – Volga Bizness Bank, lui a donné la haute main sur les investissements en France, en Allemagne et en Italie. La rumeur court qu'elle dirige ce tout-puissant et mystérieux organisme, la Dolgosrotchnie, d'une main de fer. Quoi qu'il en soit, elle est celle par qui la ville nouvelle a trouvé près des trois-quart de son financement. Les propos du directeur de l'Établissement Public de Ker-Ille sont à l'origine du fin sourire de la dame. « Bien entendu, les noms des rues de ce nouveau quartier seront des noms slaves. Il faut que nos concitoyens se familiarisent avec vos grands auteurs, vos grands musiciens. Le quartier lui-même, jadis connu sous le nom des « Grands-Ormes », portera désormais le nom de son artère principale : Docteur-Jivago. »

Dans le feu des conversations, quelqu'un s'étonne de l'absence du maire et des principaux élus rennais.

– Pour lui, dit Monsieur De, l’OKAPI est un corps étranger surgi au sein de son univers. Et il a vite compris que cette ville nouvelle ne serait pas la sienne... Avancer d’un an l’inauguration de *son* métro !

Quelques professionnels s’intéressent de plus près aux documents exposés sur les cimaises. Mais le gros des invités est plus attiré par les magnifiques reproductions très agrandies des perspectives de façades végétales, qui font l’objet de commentaires superlatifs de la part d’invités séduits par ces visions hardies d’écologie futuriste.

– On nage en plein futurisme ! glousse tune grosse emperlousée.

– Le futurisme, c’est l’avenir ! dit d’un ton docte M. Untel, directeur des affaires culturelles de la Région, approuvé par tout un cénacle.

À quoi rétorque un vieux, prof d’architecture :

– Le futurisme, c’est le retour du refoulé, une sorte de renvoi après un dîner trop copieux. C’est le signifié du totalitarisme. C’est encore pire que le post-modernisme, ce futur antérieur de l’impuissance.

Haussements d’épaules et ricanements blasés. Il en faut plus pour perturber l’euphorique béatitude ambiante. « Encore un jaloux... Cracher ainsi sur ce qui sera la première ville écologique de l’Hexagone, et peut-être de l’Europe ! »

– L’écologie ne peut pas être un luxe, recrache le vieux prof.

Perdu dans cette foule, où chacun s’affaire à vérifier du regard qu’on a bien remarqué sa présence, un jeune trio dégingandé, deux gars et une fille en jeans. Par deux fois déjà, le responsable du protocole

a dû répondre à des invités choqués par leur tenue (« qui c'est, ces trois-là ? ») :

– Des travailleurs sociaux.

– Des travailleurs sociaux ! Qu'est-ce qu'ils foutent ici ?

– La fille est une nièce du député.

– Lequel ?

Chuchotement d'une bouche avertie à une oreille importante et :

– Ah ! Ça ne m'étonne pas !

Les trois jeunes gens ne cessent d'aller et venir entre les plans et la maquette. Ils ne voient personne, les invités font mine de ne pas les remarquer, se contentant de les éviter. Le trio s'arrête un bon moment devant un plan auquel personne ne s'intéresse, exposé dans un recoin quasi obscur de la salle. C'est *L'état actuel* que s'apprête à bouleverser de fond en comble le pharaonique projet de Philippon, Violin et Roberts.

– C'est à cet endroit-là, dit l'un d'eux, en plein sur la cité du Gros-Caillou, notre Caillou-Fleuri, que commence la partie la plus huppée du nouveau quartier. Les fameux immeubles écologiques, R+4, R+2, avec toitures solaires, façades végétales, etc.

Ses deux compagnons restent muets. À l'endroit que désigne l'étudiant sur le plan au 1/ 20000, on discerne un léger quadrillage en bordure d'un chemin. Les yeux des trois jeunes gens vont de cette partie de la carte donnant l'état actuel du territoire à la maquette et au plan-masse de l'état futur qui, sur les cimaises, brillamment éclairées, occupent la place d'honneur.

– Deux ans de travail murmure la fille en jeans. Deux ans avec une douzaine de familles pour transformer ce cloaque en coin de paradis. Et quand le paradis a pris racine, que les exclus cessent de l’être, arrivent les bulldozers. Les mêmes qui ont financé notre travail laissent financer l’anéantissement de ce travail. Après la fourniture des graines et des plants par les étudiants d’Agro, et le travail du groupe des Beaux-Arts, ça avait pourtant pris une sacrée allure... Vous vous souvenez du baptême, quand Véléda a trouvé le nouveau nom du lieu : Le Caillou-Fleuri ?

– Quelle fête... le baptême du Caillou-Fleuri... Deux mois déjà... La grosse Margot qui dansait avec les gitanes et Mauricette dans les bras du Diplomate en gibus.

– ... les pachydermes sur leur trente et un, et les gamins qui roulaient le Décalé dans la farine au palet.

L’étudiant en architecture, que les deux autres appellent Fred, murmure.

– Comment avez-vous pu croire un seul instant que, dans l’univers de la flambée immobilière, les pauvres avaient droit au paradis ?

*

* * *

À une heure avancée de la nuit (le cadran de sa montre marque deux heures et demie), bien après la fin de cette mémorable soirée, Félix Inizan roule lentement aux confins de Saint-Grégoire et de Betton. Il a repéré sur la D91 un chantier de travaux publics – réfection de la voie et de ses abords. Son projet de dynamitage du pont nécessite un maximum de précautions. Objectif zéro victime. Il doit donc

interrompre la circulation de chaque côté du pont sur les rives du canal (heureusement à sens uniques), au débouché du boulevard du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny et au débouché du quai de Chézy ainsi qu'au seuil de la rue du 41^e Régiment d'Infanterie et de la rue Legraverand. Il lui faut donc placer quatre dispositifs de sécurité en ayant recours aux objets techniques usuels, d'autant plus efficaces qu'ils sont familiers à tout automobiliste. Si d'aventure l'un d'eux, circulant à une heure avancée de la nuit, était confronté à son dispositif, tout au plus aurait-il, en s'arrêtant, la réaction habituelle de n'importe quel Français moyen : « Merde ! Encore des travaux ! ». Il a noté dans le secteur qui l'intéresse, le quartier de La-Touche, entre le pont de Saint-Malo et Bourg-l'Évesque, les horaires des patrouilles de police. En espérant qu'une urgence où un incendie ne viendront pas troubler son timing, il a calculé qu'il avait largement le temps d'installer son dispositif.

Il sait que durant le week-end il n'y aura personne sur le chantier qu'il a repéré. Il gare son combi sur le bas-côté de la route, le plus près possible des objets qu'il convoite, en ouvre l'arrière, tous feux éteints, et se roule une cigarette. Il fait doux. À cet endroit, le halo des lumières de la ville est quelque peu atténué. Vers l'ouest, on distingue les principales constellations et une bonne partie de la voie lactée. L'opération doit se dérouler en un seul voyage. Il commence à enfourner les barrières rétractables rouges et blanches, les cônes rouges d'avertissement de travaux et l'un des panneaux « STOP TRAVAUX », plus des lampes clignotantes avec l'espoir qu'elles fonctionneront. Le rangement de ces différents et encombrants accessoires lui prend un bon moment, le combi est spacieux, il a vidé tout ce qui

pouvait l'être, mais rien à voir avec une camionnette de l'équipement. D'autant qu'il doit récupérer un peu plus loin la courte échelle qui lui sera nécessaire pour accéder aux structures du pont à partir du sentier piétonnier de la berge. À deux reprises, il a dû interrompre sa tâche pour laisser passer des véhicules.

Il est quatre heures du matin quand il regagne son parking – un box discret au fond d'une cour. Il emporte juste les lampes pour vérifier leur fonctionnement. Au réveil, il dessinera l'autocollant au sigle de la DDE afin de le fixer le moment venu sur les portières de son véhicule et il installera les plaques minéralogiques bidons qu'il a acquises chez un casseur de Chantepie. Le plan est simple : un bout de terrain vague le long du canal Saint-Martin, peu après le *Bon accueil*, pour procéder au maquillage du combi : à peine plus d'une demi-heure avec le retour. Même scénario pour le démaquillage de la bagnole. Il s'est donné une marge de cinquante minutes entre la pause des pains et la mise à feu. « Ça devrait le faire », dit-il à voix haute. Et il rit en pensant à cette expression découverte il y a quelques années seulement chez des professionnels de l'installation. C'est la même expression qui lui était venu à l'esprit quand il avait enfin eu le renseignement sur la conduite qui passe sous le pont Legraverend : conduite d'eau potable de diamètre 400. Ouf.

*

* *

Quelques heures auparavant, Cédric Jourdan a gagné sur son beau vélo le critérium de la rue de Vern (départ sur le pont de Saint-Héliér, avec vue imprenable sur la gare de triage) ; c'est une de ces

bonnes vieilles courses traditionnelles dont la bonne ville de Rennes est friande, qui fait le bonheur des retraités (l'occasion rêvée pour eux de mettre leur science en valeur, avec les souvenirs héroïques « le jour où Bobet a dû attendre René Vietto alors qu'il avait dix minutes d'avance... la signature de Fausto Coppi sur ma main gauche... Eddie Merckx, il les enterrait tous...) et suscite l'intérêt plus mitigé des jeunes mordus de la petite reine, rêvant de faire du blé en gagnant au moins une étape dans l'un des prochains Tours.

Imran, depuis les lointains confins de l'Ingouchie et de la Tchétchénie, rêvait lui aussi, dans son adolescence, de ce Tour de France qu'il avait découvert dans un ancien livre de photos trouvé chez des Russes. Avec un vieux vélo de récupération, il s'entraînait en solitaire sur les pentes du Kwirin-Lam (le Mont des faucons), ou dans la montée au col des Trois-Croix, et rêvait de longues distances entre la haute vallée de l'Assa en Ingouchie et celle du Tchenty-Argoun en Tchétchénie. Les vieux de son clan le regardaient avec affliction et ses copains se foutaient de lui. Pour eux le sport, c'était la lutte et les haltères. Mais là n'a pas été sa principale motivation pour sa demande d'asile en France : les coups de crosses reçus sur les genoux dans les locaux russes de la Sécurité à Groznyï ont mis ses rotules dans un état qui rend improbable une cyclo-randonnée tranquille de plus de vingt kilomètres. Il s'estime déjà heureux de pouvoir marcher à peu près normalement. Alors, les critérium et les tours de France...

